

LES DISPARUS DE SAINT-AGIL

FILM D'AVENTURES DE CHRISTIAN JAQUE
D'APRES LE ROMAN DE PIERRE VÉRY



Eric von Stroheim et Claudio dans «Les disparus de Saint-Agil»

Saint-Agil est un collège de garçons dans une petite ville de province. Le directeur a l'air d'être un homme charmant et comme il faut, mais il s'est recruté un personnel de mabouls. Le père Donatieu, économiste, attend la guerre en permanence; Planet, le surveillant général, atteint de somnambulisme ou d'insomnie, déambule dans les couloirs pendant la nuit; Lemel, professeur de dessin, se grise et ne manque aucune occasion pour proclamer qu'il est un raté; Masaud, le concierge, ramène tout aux sciences occultes; Waizer, qui enseigne l'anglais, fait peur aux élèves. D'une cinquantaine, s'en détachent trois: Borgus, Beaume et Macroy. Ayant fondé une association secrète, dite des Chiche-Capons, ils se réunissent après l'extinction des feux dans la classe des sciences naturelles et sous la présidence du squelette Martin. Les trois membres jurent d'aller en Amérique ensemble et déclarent tenu pour traître celui qui tenterait seul l'escapade.

Borgus disparaît le premier, après avoir vu s'ouvrir le mur et laisser passage à un homme. Puis c'est au tour de Macroy. Le soir de la fête de Saint-Agil, Lemel, complètement ivre, tombe du palier du premier étage et se tue. Trouvé par le directeur dans la classe suspecte, Beaume va être renvoyé chez lui. Il lui reste une nuit à passer à Saint-Agil et il veut percer le secret de cette singulière maison.

Faut-il vous le révéler? Je pense que non. Ce serait vous jouer un mauvais tour, vous gâter le plaisir du film.

Voilà enfin quelque chose qui s'éloigne des sentiers battus. D'abord, aucune femme dans la distribution et puis une formule à la fois policière, ironique, analytique. Chacun peut se reconnaître dans ces collégiens et retrouver dans la partie réservée au fantastique son imagination exaltée du temps des collottes courtes.

Le roman de Pierre Véry, publié sous le titre de *Martin squelette* et adapté par J.-H. Blanchon, a été très intelligemment mis en scène par Christian Jaque. Pendant la projection, l'argument vous tient si fort à cœur et les personnages sont tellement attachants que l'on n'a cure de s'arrêter à l'emballage de la présentation. On y pense après, quand on possède le mot de l'énigme. On s'aperçoit alors qu'il règne entre les scènes une homogénéité et une suite très étudiées et ce d'autant plus sensible que souvent le réalisateur fait un film autour d'une ou de deux scènes qu'il tient, le reste n'étant que remplissage.

On s'aperçoit aussi que si l'image et le verbe sont corrects, les têtes sont ébouriffantes de vie et de vérité. En professeur Walter, Eric von Stroheim s'est rénové. Celui que tous les élèves redoutent est le meilleur homme du monde. Ainsi, en va-t-il souvent. Michel Simon, étonnant acteur de composition, dépasse encore sa création de *Drôle de Drame*. J'ai vu à l'écran sacrifier aux vignes du Seigneur mais pour la première fois, son Lemel campe un pochard qui somme juste, sans rien de forcé ou flâtrant la leçon apprise. Aimé Clariond, Armand Bernard, lui aussi strictement dans la note ce qui est plus rare. Le Vigan, Genin, Derives, ont observé le même naturel.

Serge Grave, Mouloudji, Claudio, les trois Chiche-Capons, sont merveilleux d'aisance, d'ingénuité hantée par le désir de faire de grandes choses. Ils ont leur âge et c'est tout dire.

Les disparus de Saint-Agil plaira aux spectateurs de tous les milieux entre six et cent ans. Et pour rassurer ceux que mon compte rendu incomplet a laissé dans l'incertitude au sujet des disparus, je dirais simplement qu'ils n'ont aucune inquiétude à avoir. Tout est bien qui finit bien.

CINÉMA

L'HISTOIRE ENSEIGNÉE PAR LE FILM

Les Américains n'ont pas tort de préconiser le cinéma comme cours d'histoire, d'autant plus que pour ce qui a trait à celle de leur pays, point n'est besoin de remonter plus de deux siècles en arrière. Le catalogue de costumes n'a plus rien à voir avec son pendant français!

De 1607 à 1733, treize colonies anglaises se formèrent successivement sur le territoire actuel des Etats-Unis, mais à dire vrai, leur histoire ne commence qu'au moment où ces colonies secouèrent le joug de la métropole. Leur résistance aboutit, en 1776, à une insurrection générale et à une guerre de huit ans. Le 4 juillet 1776 fut proclamée leur indépendance. Grâce à l'habile commandement de Washington, qui fut le premier président de la République, et à l'aide française, les forces anglaises furent battues.

Mais c'est entre 1844 et 1870 que la transformation et l'évolution des Etats-Unis furent particulièrement marquantes; aussi pour ressusciter sur l'écran ces vingt-six années, a-t-on fait appel à Frank Lloyd, qui a déjà réalisé dans le genre, mais sur un thème anglais, *Cavalcade*.

Durant cette période épique se situent la guerre et l'annexion du Texas, l'acquisition de provinces comme l'Oregon et le nord du Rio Grande. C'est l'époque de la ruée vers l'or de la Californie, de la guerre de Sécession entre les abolitionnistes des Etats du Nord placés par les chemins de fer, le télégraphe.

Sur un fond d'histoire vient se greffer un dramatique roman d'amour. Tandis que les petits Français font connais-



Fernandel et Charpin dans «Le Schpountz»

Qu'est-ce que le schpountz? En argot de studio, c'est le prétentieux, le vantard qui se croit le talent de Louis Jourvet ou de William Powell et que rien ne rebute pour arriver à tenter sa chance.

Ici, c'est Fernandel. Au lieu de débiter d'un cœur léger et d'une main précise les dentées déposées dans l'épicerie de son oncle, il caresse son idée fixe: faire du cinéma. Une blague énorme amène notre schpountz de Marseille à Paris et le dépose sur le plateau où tournent «les films de France», avec MM. Tsourt et Meyerboom comme administrateurs. Ridicule aux yeux de tous, devenu accessoire, il est pris en pitié par la script-girl qui attire sur lui l'attention de Meyerboom et, par un coup de veine, révèle de grandes qualités comiques.

Nous en avons pour deux heures d'horloge. C'est beaucoup. Cette farce satirique des milieux cinématographiques ne comporte aucun extérieur, ce qui l'apparente complètement au théâtre. Elle se déroule avec une lenteur de procession officielle et se ramasse autour d'une intrigue simplette et puérile. Cependant, ses mérites ne sont pas des moindres.

Marcel Pagnol a le don de silhouetter ses personnages par le verbe. Ils deviennent vivants en quelques mots. On retrouve dans la première partie du *Schpountz* le sens de la comédie familiale. Les pratiques de l'épicerie et les consommateurs du bistrot de César parlent la même langue. Il y a des instants trop courts et des heures trop longues. J'ai trop souvent dit que le cinéma français s'inspirait largement de frippouilles, d'âmes frelatées, de complexes déblatants, pour ne pas sauter, comme une bouffée d'air sain, ces héros bon garçon et brave cœur qui font rire parce qu'ils sont gais.

La verve de l'auteur est incomparable et spécifiquement de son pays et il a bien peu de confrères dont on pourrait dire le nom sans se tromper, en écoutant leur texte les yeux fermés. Et, Sacha Guitry. Mais, c'est lui qui le dit.

Vous pensez que l'on ne va pas au cinéma pour fermer les yeux. Evidemment non, aussi, vous les ouvrez sur d'excellents acteurs.

Sur Fernandel, qui affirme des qualités incompatibles avec ses éternels vau-devilles. Il nous émerveille dans *Angèle*, car Pagnol mieux que quiconque connaît ses moyens.

Charpin est parfait dans un rôle à sa taille.

Orane Demazis, mieux photographiée que d'habitude, a toujours ses intonations persuasives et justes. Edithes, Maupl, Vattier, Poupon, sont fameux.



Frances Dee

Bluffeurs d'Hollywood

On dit qu'un «bluff» vaut ce qu'il rapporte, à condition toutefois que le bluffeur fasse le nécessaire pour ne pas être démenti.

L'exactitude de cette appréciation a été maintes fois prouvée. A force de volonté quelques-uns des plus célèbres vedettes ont su être à la hauteur de leur «bluff» au cours de circonstances difficiles.

Clark Gable, alors au début de sa carrière, apprit qu'on avait besoin d'un excellent cavalier dans «The Painted Glass». Il sut parler «chevaux» aux directeurs avec un tel enthousiasme, une

tel abondance de détails, que le rôle lui fut immédiatement confié. Gable, qui n'était jamais monté à cheval de sa vie, se présenta la semaine suivante, contusionné, fourbu par les exercices de manège, mais en mesure de tenir son rôle.

James Stewart, homme du Nord, sans travail depuis des semaines, informé qu'on recherchait un acteur à l'accent du Sud authentique, se présenta à l'agence théâtrale avec une prononciation entraînée si parfaitement imitée qu'il fut agréé d'emblée.

Pour forcer la porte des studios, Hedy Lamarr n'hésita pas à prétendre qu'elle était une script-girl expérimentée. A force d'observation et de courage, elle réussit à tenir ce rôle imprévu plusieurs semaines

et saisit sa chance lorsque le metteur en scène eut soudainement besoin d'une jeune actrice pour un petit rôle...

Dans un de ses premiers films, sous prétexte qu'il paraissait trop jeune, Robert Taylor faillit perdre un rôle auquel il tenait absolument. Alors, pendant des jours, on le vit habillé de costumes sévères, parlant à tous un langage châtié avec une attitude grave et digne le vieillissant si bien que le rôle lui fut confié.

Nelson Eddy, avant ses débuts à l'écran, en quête de travail, se présenta comme reporter dans un journal de Philadelphie, alors qu'il n'avait jamais écrit la première ligne d'un article. Employé d'abord au service de la publicité, il devint effectivement un reporter apprécié.

Faux témoignage

Ce grand gaillard de Jerry Davis a choisi un métier qui plait à ses parents. Il est d'humeur batailleuse et, dans ce cas-là, pour s'éviter des ennuis, il vaut mieux ne pas avoir trop de collègues dans le même service. Aussi, lorsqu'il conduisit sur les routes son camion de lait en compagnie du benjamin, qui lui arrive aux genoux, ses chances de bagarre sont moins nombreuses qu'à l'atelier.

Pourtant, sa carrière est alléure. Deux ou trois hasards nous permettent de juger la fermeté de son poing. Un manège de boxe peu régulier lui offre ses débuts sur le ring. Son adversaire ne vaut rien, mais, sous le gant, on lui a entortillé un casse-tête dans la bande vepeau. A la troisième seconde du premier round, Jerry est envoyé knock-out.

Un soigneur lui révèle l'irrégularité de combat. Sitôt réhabilité, il force chez l'organisateur de la soirée: Ace Scanlon, y trouve joyeuse société et le vainqueur du match. Sans dire un mot, il l'étend d'un direct sur le tapis, et s'en va.

Ace Scanlon souhaiterait voir le héros

mort et non knock-out. Qu'à cela tienne. Il envoie les copains souper et sous les yeux d'un complice expédié dans l'autre monde l'évanoui, d'un coup de statuette de bronze.

Jerry est arrêté et condamné à cinq ans de prison. Du matin au soir, il s'y démené comme un diable, criant son innocence, râlant pour un pantalon trop large, des chaussures trop épaisses, la douche trop froide. Comme un gosse il rage et boude, mais c'est comme un gosse que le chapelain finit par «l'avoir».

Dès que celui-ci était en vue, Jerry, qui avait une jolie voix, se mettait à chanter un air de music-hall, bien que la minute d'avant il s'exerçât à la romance.

Sans avoir l'air gêné ou vexé le moins du monde, le chapelain lui demande un jour au service dominical l'«Ave Maria» de Schubert. Le dimanche arrive. Les co-détenus lui ont fait promettre qu'il entonnerait une rengaine. Il hésite. Que va-t-il se passer? Mais le chapelain annonce son cantique avec une telle confiance et une attitude si franche et si ferme, que Jerry attaque avec fer-

veur l'«Ave Maria». Et les plus fortes têtes n'ont plus du tout envie de rire. L'innocence de Jerry est reconnue avant la fin de sa peine. Il reçoit des excuses du gouverneur, mais il ne faut pas croire que ce temps d'emprisonnement inamovible l'a agité contre l'humanité. Grâce à l'aumônière, il y a appris la puissance de la foi, y a établi les bases de sa vie future et s'est mis à l'espérer bonne en juste retour des choses.

«A l'ombre» et grâce à son directeur de conscience, il a travaillé le chant. De la prison ont eu lieu des radio-diffusions et rendu à la vie courante Jerry est déjà célèbre, et n'a qu'à signer les contrats qui lui sont proposés.

Papa n'aime pas beaucoup les «roucouleurs», mais il préfère voir son fils sur les planches de la scène que sur celles du ring.

Dick Doran est un sympathique Jerry et John Litté campe un de ces chapelains psychologues et solidairement trem-pés, dévoués à leur sacerdoce, qui savent parler aux hommes de tous les milieux, les aider spirituellement et aussi du coup de main quand cela est nécessaire.



John Eitel et Dick Doran dans «Faux témoignage»

LES FILLES DU RHONE

REALISATION DE J.-P. PAULIN, D'APRES L'ŒUVRE DE JEAN DES VALLIERES

Il y a bien longtemps que nous n'avions eu l'occasion de voir un film aussi frais et joli, et comme eut dit en vieux français «galant». Quel délicieux spectacle, et, en un mot, quel régal.

Est-ce parce que j'ai un faible pour les films d'extérieur, que celui-ci en particulier m'a causé une joie si pro-

fonde? Peut-être. Mais toute réflexion faite, j'ai bien l'impression que je ne serai pas le seul à aimer cette œuvre. Le public — quel qu'on en dise — aime aussi, et plus qu'on ne le pense communément, les grands souffles d'air pur et vivifiants dont nous sommes un peu privés actuellement. Et je prédis à ce

film le grand et légitime succès de très bon aloi qui lui revient de droit, non seulement en France, mais aussi à l'étranger. Car, pour être international, un film doit être national d'abord, et *Les Filles du Rhône*, à plus d'un titre, peuvent se recommander d'une telle formule.



Une scène extérieure des «Filles du Rhône» avec Annie Ducaux et Denise Bosc

Malgré tous les progrès de la technique et la beauté de certaines reconstructions au studio, je crois que la nature aura toujours son mot à dire, quel qu'en soit le lieu.

Histoire simple, vraie, profondément humaine: deux êtres qui tout séparés s'aiment et malgré une lutte héroïque, l'amour aura cependant raison d'eux, mais en tout bien tout honneur. Voilà le thème, il est vieux comme le monde, mais il aura toujours des partisans, et sans doute par son éternité même.

Autour de cela — qui déjà compte — des rebondissements à l'infini, des accents cocasses comme seul le midi nous en offre, et un drame paysan qui n'est pas sans grandeur. Il y a beaucoup de scène d'un infatigable drôlerie, d'un comique très savoureux et qui porte. Il n'était d'ailleurs que d'entendre les invités rire pour être certain que le dialogue «porterait». D'ailleurs, un esprit frappé au meilleur crin de ce qu'il est convenu d'appeler la gaieté. En fait, certaines réparties sont parfaitement irrésistibles et je crois qu'elles sont bien «reflet même» de la vie.

L'interprétation est homogène et généralement empreinte d'une grande simplicité dans les moyens employés pour divertir ou émouvoir.

Annie Ducaux, Denise Bosc, Nane Germon, André Berty et Madeleine Bologno sont les principales interprètes féminines, et leurs talents respectifs ne sont pas minces. Du côté masculin, je citerai: Larquey, Daniel Lecourtols, Alexandre Rignault, Maurice Rémy, Zscoffler, Arnaudy et André Nicolle, tous excellents.

La mise en scène de J.-P. Paulin est simple, très directe et toujours empreinte d'un grand souci de vérité. Semble-t-il efforcé de nous conter cette histoire comme si le spectateur devait assister en témoin, non à une reconstruction habile, mais à une tranche de vie.

Et ce n'est pas là l'un des mérites de ce film.

Les images sont toujours très belles.

Je disais plus haut que ce film avait presque entièrement été tourné en extérieurs. Et quels extérieurs: la Camargue qui s'étend à perte de vue, les plaines d'une beauté alternativement douce et lumineuse, puis tragique presque à donner un malaise. Le paysage idyllique naturel inégalé, joue au même titre qu'un acteur, et on sura beau dire, de vrais arbres, le vent dans les plaines, les farandoles, les troupeaux de chevaux, de bœufs à demi-sauvages, et cette incomparable lumière, ont bien du charme.

Malgré tous les progrès de la technique et la beauté de certaines reconstructions au studio, je crois que la nature aura toujours son mot à dire, quel qu'en soit le lieu.

Histoire simple, vraie, profondément humaine: deux êtres qui tout séparés s'aiment et malgré une lutte héroïque, l'amour aura cependant raison d'eux, mais en tout bien tout honneur. Voilà le thème, il est vieux comme le monde, mais il aura toujours des partisans, et sans doute par son éternité même.

Autour de cela — qui déjà compte — des rebondissements à l'infini, des accents cocasses comme seul le midi nous en offre, et un drame paysan qui n'est pas sans grandeur. Il y a beaucoup de scène d'un infatigable drôlerie, d'un comique très savoureux et qui porte. Il n'était d'ailleurs que d'entendre les invités rire pour être certain que le dialogue «porterait». D'ailleurs, un esprit frappé au meilleur crin de ce qu'il est convenu d'appeler la gaieté. En fait, certaines réparties sont parfaitement irrésistibles et je crois qu'elles sont bien «reflet même» de la vie.

L'interprétation est homogène et généralement empreinte d'une grande simplicité dans les moyens employés pour divertir ou émouvoir.

Annie Ducaux, Denise Bosc, Nane Germon, André Berty et Madeleine Bologno sont les principales interprètes féminines, et leurs talents respectifs ne sont pas minces. Du côté masculin, je citerai: Larquey, Daniel Lecourtols, Alexandre Rignault, Maurice Rémy, Zscoffler, Arnaudy et André Nicolle, tous excellents.

La mise en scène de J.-P. Paulin est simple, très directe et toujours empreinte d'un grand souci de vérité. Semble-t-il efforcé de nous conter cette histoire comme si le spectateur devait assister en témoin, non à une reconstruction habile, mais à une tranche de vie.

Et ce n'est pas là l'un des mérites de ce film.

Les images sont toujours très belles.

J.-P. C.